

NOTES SUR “LA GRANDE DIVISION DES TRAVAILLEURS” DE Maurice LABI...

Comment! Il y a sept ans que nous supportons cette C.G.T. de traîtres et de prostitués et vous nous demandez aujourd'hui de la patience!

André COLOMER.

Première partie: LES PRÉMISSSES

Pour oublier pendant quelques heures l'internationalisme gaulliste de M. Frachon, le paritarisme bien-pensant de M. Bergeron, les ambitions technocratiques de M. Descamps, pour ne pas se laisser gagner par le pessimisme en songeant aux borborygmes où s'est enlisé le syndicalisme réformiste, ainsi qu'à la naïveté, sinon l'inconscience, des syndicalistes révolutionnaires qui ne trouvent rien à nous proposer d'autre que la mystique du retour aux sources, il est bon de reprendre contact avec les moments cruciaux du mouvement ouvrier (1). Sait-on jamais? si cela aidait à être plus lucide?

JUILLET-AOUT 1914

Les gouvernements n'attendent qu'un prétexte pour déclencher la guerre. Tous la veulent, elle aura donc lieu. La C.G.T. ne la veut pas, elle le dit, elle l'écrit, elle le clame. Jouhaux titre un éditorial de *La Bataille syndicaliste*: «*La grève générale, arme suprême de la classe ouvrière! Des centaines de milliers de travailleurs parisiens manifestent. Rien n'est perdu*».

On assassine Jaurès. Gustave Hervé, le comique sanglant, réplique dans son journal: «*Ils ont assassiné Jaurès, nous n'assassinerons pas la France!*». Tu parles! Tout est perdu.

Sur la tombe de Jaurès, Jouhaux déclare: «*Avant d'aller vers le grand massacre, au nom des travailleurs qui sont partis, au nom de ceux qui vont partir, dont je suis, je crie devant ce cercueil toute notre haine de l'impérialisme et du militarisme sauvage qui déchainent l'horrible crime...*». Tu causes, tu causes, et c'est tout ce que tu sais faire, disait Laverdure. Jouhaux partira... vers Bordeaux, avec Griffuelhes, tous deux comme «*commissaires à la Nation*» dans les fourgons de l'État qui fuit les armées du Kaiser. Tout est perdu, même l'honneur.

Il s'agit bien d'honneur! Pendant quelques semaines des hommes ont eu entre les mains le pouvoir de changer l'histoire. Pour le moins d'essayer. Ils n'ont pas su oser. Soit. C'est un accident classique quand on accepte de déléguer un pouvoir. Cela devient une conséquence inéluctable quand on délègue ce pouvoir à un médiocre. Le pire arrive, lorsque le médiocre se prend au sérieux et consent à s'installer dans sa médiocrité. Alors il atteint d'assez hauts degrés dans l'ignoble. C'est ce qu'il advint de Jouhaux et de quelques autres (2).

Lorsque des hommes perdent un combat parce qu'ils n'ont pas eu le courage d'aller jusqu'au bout, parce qu'ils ont craint pour leur peau, il est nécessaire de les comprendre, de ne pas les enfoncer un peu plus. Il y a des défaites décentes. Celle de Jouhaux ne le fut pas. Qu'il ait reculé devant la grève générale insurrectionnelle au moment, de la déclaration de guerre... il faudrait avoir vécu ces moments-là pour pouvoir le

(1) «*La grande division des travailleurs*», par Maurice Labi, Éditions ouvrières.

(2) Certains vont s'indigner qu'on s'attaque à un mort, en ces termes. Si ceux-là voulaient bien faire un effort pour juger sainement ils se rendraient compte que la mort d'un homme n'efface pas les conneries qu'il a pu commettre, surtout lorsqu'elles appartiennent à l'histoire. Ni la dépouille, ni la mémoire de Jouhaux ne m'intéressent, je ne pratique pas le spiritisme. Et il est vraiment trop facile à ses adorateurs de se planquer dans les plis de son suaire pour ne pas voir la vérité, cette vérité dégueulasse que fut l'*Union sacrée*. D'autre part, je ne suis pas moraliste, et les leçons de morale bourgeoise je les fous au panier... avec encore plus de dédain si elles viennent de personnes qui se disent syndicalistes.

lui reprocher. Mais ce qui est inexcusable, inexpiable, c'est qu'il se soit mis aussitôt à hurler avec les loups.

Labi ne porte pas de jugement, ou si peu. Il se contente de raconter les faits et ce simple récit vaut tous les réquisitoires.

L'IMPUISSANCE CONGÉNITALE DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

Mettre sur le compte de la trahison le comportement des leaders syndicalistes ralliés à l'*Union sacrée*, cela paraît bien schématique. C'est implicitement donner trop d'importance à la notion de responsabilité individuelle dans les phénomènes collectifs; c'est aussi une manière de se mentir à soi-même, de refuser d'analyser les faits et de continuer à se bercer d'illusions.

Une des causes essentielles de ce comportement est contenue dans les conceptions politiques et sociale de l'aile droite marxiste. Sous prétexte que l'exploité vit en conflit permanent avec ses intérêts propres, puisque pour subsister il est obligé de vendre à bas prix sa force de travail et ainsi d'accroître à ses dépens la puissance de ses exploiters, ces révolutionnaires ont accepté de faire le jeu des institutions en place. La dialectique matérialiste, paraît-il, distille de tels enseignements. S'ils ont tendu un piège, ils en furent, ils en sont toujours, les premières victimes.

Cette conception du monde contient une part de naïveté qui serait sympathique si elle n'était vénéneuse. Il paraît que Jouhaux croyait que sa participation à l'*Union sacrée*, que la participation de la classe ouvrière à la «victoire», amènerait une nouvelle nuit du 4 août. Ou il se cherchait des excuses, ou ceux qui l'avaient élu secrétaire général avaient appliqué la méthode de Clémenceau. Un militant ouvrier conséquent aurait pu avoir des idées légèrement plus claires sur les raisons qui peuvent conduire à une nuit du 4 août.

Une autre cause aussi importante de cette reddition sans condition c'est l'impuissance congénitale de la social-démocratie à s'extraire du grégairisme, du patriotisme jacobin. Ce n'est pas parce que Gustave Hervé a tourné casaque après avoir spectaculairement planté le drapeau dans le fumier, que le patriotisme s'en trouve réhabilité. Dans ce domaine - non Labi! - il n'y avait pas de «*débordements du syndicalisme révolutionnaire*». Nos camarades anarcho-syndicalistes avaient raison de lutter avec acharnement contre le patriotisme. Ils ont eu tort soit de n'être pas assez forts, soit peut-être de ne pas s'inquiéter assez de l'efficacité de leur propagande, soit certainement de se faire des illusions sur les possibilités que la classe ouvrière avait de prendre conscience de ce mal implacable mais moins tangible que la diminution du pouvoir d'achat.

LA CHARTE D'AMIENS, UN FIASCO

Ils n'ont peut-être pas eu tort d'accepter la *Charte d'Amiens*. Ont certainement tort aujourd'hui ceux qui nous la présentent comme une panacée alors qu'elle ressemble plutôt à une motion de congrès radical. La «*vieille C.G.T.*», dont on nous parle avec nostalgie, n'était pas une amicale d'enfants de Marie communiant pieusement dans l'unité.

«Indépendamment des aspirations communes qu'elles exprimaient par des démarches et en des termes différents, des affinités profondes réunissaient entre elles ces tendances. Ainsi, sur le plan syndical, réformistes et marxistes se trouvaient souvent d'accord contre les anarchistes pour réduire la portée de l'action ouvrière et les mêmes alliances se retrouvaient sur la participation politique aux institutions bourgeoises. Mais sur le plan de l'organisation, l'opposition des anarchistes au centralisme marxiste rejoignait le sentiment démocratique des réformistes. Sur un troisième point, le domaine révolutionnaire, socialistes et libertaires se trouvaient unis contre les corporatistes, que l'une ou l'autre de ces données fondamentales apparaisse plus clairement à la faveur des événements et les alliances changeaient de sens et de nature» (3).

Que dans ces conditions les anarcho-syndicalistes aient participé à l'élaboration de ce compromis, de cette chimère, en aient même été les promoteurs, cela se conçoit: ils pensaient pouvoir l'utiliser pour amener les travailleurs à partager leurs vues. Il n'empêche que la *Charte d'Amiens* est une chimère. Soyons sérieux, quand on a conscience de militer dans une organisation de lutte de classe, on ne laisse pas sa conception du monde au vestiaire. A moins d'être simplet ou syndicaliste-biftéquard.

Il faudrait peut-être commencer à se rendre compte que si la *Charte d'Amiens* fut une victoire tactique pour les anarcho-syndicalistes, elle les a conduit à un échec stratégique. Pour ceux qui y ont cru sur le mo-

(3) Op. cit. p.11.

ment, ce fut seulement une victoire à la Pyrrhus, une de ces victoires dont on crève. Et si la scission de la C.G.T. remonte à 1914, la cause de cette scission, la guerre, c'est-à-dire la défaite des anarchistes, vient peut-être de ce qu'ils se croyaient, après 1906, plus puissants qu'ils n'étaient. Mais, entre nous, pour qui n'est pas un fanatique de l'unité, la vraie raison de la scission ne serait-ce pas l'impossible cohabitation de trois courants de pensée antagonistes, unis seulement par un ennemi commun?

Marc PRÉVÔTEL.

(*) Statistique communiquée par l'I.N.S.E.E.